

ERIC
COBAST
MAUX
D'AUJOURD'HUI



C O N V E N T I O N S
L A N G A G I È R E S
SAISON 1

INTRODUCTION

Il n'est sans doute pas de miroir plus fidèle d'une époque que le langage que celle-ci forge, transforme ou ressuscite. Les événements passent, les modes s'effacent, les institutions se réforment ; mais les mots, pas seulement ceux des politiques ou des journalistes, les mots de chacun d'entre nous demeurent comme les fossiles vivants des préoccupations, des aspirations et des inquiétudes d'un temps. Observer le vocabulaire d'une société, c'est y voir aussi son portrait moral, intellectuel et affectif. Les mots qu'une société privilégie constituent ainsi l'un des témoignages les plus précis de ce qu'elle est.

Chaque époque invente d'abord les termes dont elle a besoin pour nommer des réalités nouvelles. Les néologismes naissent rarement par hasard : ils apparaissent là où une transformation sociale, technique ou culturelle exige d'être désignée. L'essor du numérique a imposé dans l'usage courant « algorithmes », « influenceurs », « télétravail » ou encore « cyberharcèlement ». Ces créations lexicales ne se contentent pas de décrire le monde ; elles révèlent ce qui occupe désormais une place centrale dans l'existence collective.

Mais le témoignage que déposent les mots ne réside pas seulement dans leur apparition. Il se lit aussi dans les déplacements de sens qu'ils subissent. Certaines époques réinterprètent ainsi des termes anciens pour les adapter à leurs propres préoccupations. « Ami », par exemple, désigne aujourd'hui aussi bien une relation personnelle authentique qu'un simple contact sur un réseau social. Le mot n'a pas changé de forme, mais son contenu s'est élargi, parfois appauvri, sous l'influence de nouveaux usages. De même, des termes comme « visibilité », « impact », « performance » ou « expérience » ont quitté leur domaine d'origine pour envahir le langage quotidien. Cette extension révèle une manière particulière de penser

le monde : une société qui parle sans cesse de performance ou d'impact manifeste l'importance qu'elle accorde à l'efficacité, à la mesure et à la compétition.

Les images et les métaphores dominantes sont également révélatrices. Chaque civilisation puise dans un univers de références qui lui est propre. Là où les sociétés agricoles empruntaient volontiers leurs images aux saisons, aux récoltes ou aux cycles naturels, les sociétés contemporaines mobilisent spontanément le vocabulaire de la technologie, de l'entreprise ou du réseau : « Recharger ses batteries », « Optimiser son temps », « Gérer son capital santé ». Ces expressions semblent anodines, mais elles traduisent une vision du monde où l'individu tend à se penser lui-même comme un système à administrer ou une ressource à valoriser.

Plus significative encore est parfois la résurrection de mots anciens. Certains, longtemps tombés en désuétude, retrouvent soudain une nouvelle vigueur : les notions de « sobriété », de « terroir », de « communs » ou encore de « résilience » ont récemment connu un regain d'intérêt à mesure que les questions environnementales, sociales ou identitaires se sont imposées dans le débat public. La réactivation de ces termes fanés témoigne d'une société qui cherche dans son passé des ressources pour affronter ses incertitudes présentes.

Enfin, certains mots deviennent populaires parce qu'ils donnent à nos discours une impression de modernité ou de profondeur intellectuelle parfois absente. Des termes comme « paradigme », « narration », « hybridation », « disruption », « expérience immersive » ou « intelligence collective » sont fréquemment utilisés dans les médias ou lors d'interventions publiques pour « faire de l'effet », « faire sensation » ou « impressionner », mais ils traduisent souvent les valeurs dominantes, les inquiétudes et les aspirations du moment. Ce sont eux particulièrement qui font les frais de cette série de chroniques : retirer l'écorce, la bogue, pour chercher un noyau... au risque de ne trouver au centre que le vide, comme l'exprimait il y a près d'un siècle déjà la philosophe Simone Weil.

P R E M I È R E
P A R T I E
F U M I G È N E S
P O L I T I Q U E S



Certaines expressions politiques apparaissent dans le débat public avec la prétention d'aller de soi. Elles s'imposent sur les plateaux de télévision, se répètent dans les éditoriaux, deviennent des réflexes de langage avant même qu'on ait pris le temps d'en examiner le sens. L'expression « arc républicain » appartient précisément à cette catégorie de formules dont le succès repose moins sur la clarté que sur la puissance implicite d'exclusion qu'elles transportent. Car enfin, qu'est-ce que cet « arc » mystérieux ? Où commence-t-il ? Où s'arrête-t-il ? Qui décide de sa géométrie morale ? Et surtout : pourquoi le mot républicain, qui désignait autrefois un régime politique commun à tous les citoyens, est-il devenu une étiquette distribuée sélectivement à certains acteurs contre d'autres ?

L'expression est d'autant plus intéressante qu'elle repose sur une opération rhétorique particulièrement efficace : transformer un désaccord politique en distinction morale. Dans la tradition française classique, être républicain signifie adhérer à un principe institutionnel relativement simple : le refus de la monarchie et la souveraineté de la nation. La République désigne une forme d'organisation politique fondée sur des lois communes, une citoyenneté égale et la légitimité électorale. Autrement dit, le mot est défini par un contenu juridique et historique précis ; il revêt une acception politique dénuée d'ambiguïté. La République, c'est l'État de droit qui s'oppose à l'Empire qui repose sur la force. Fin de l'histoire.

Mais non... car l'usage contemporain du terme a peu à peu dérivé. « Républicain » ne désigne plus seulement aujourd'hui celle ou celui qui adhère à la République ; il désigne ceux – personnalités, partis, institutions, entreprises – qui sont considérés comme fréquentables par le centre symbolique du système politique et médiatique. La nuance est immense. Car l'expression « arc républicain » ne sert pas réellement à défendre la République contre des ennemis institutionnels déclarés ; elle sert surtout à établir une

frontière de respectabilité entre les formations autorisées et celles qu'il serait souhaitable de maintenir dans une forme de quarantaine morale.

Ce que le mot « arc » suggère, ce n'est pas le triomphe mais la cohésion, la solidarité (avec une référence géométrique à l'hémicycle), ce n'est pas la tension mais plutôt la flexion molle des opinions modérées aux fins de désactiver la dimension naguère presque sacrée, dans la culture politique française, du mot « républicain », chargé d'histoire. L'école républicaine, les valeurs républicaines, l'idéal républicain renvoyaient à un imaginaire de citoyenneté universelle, d'égalité civique et d'émancipation collective. Aujourd'hui, l'adjectif est souvent utilisé, à contre-sens, de manière défensive et sélective. Il ne sert plus tant à définir un projet commun qu'à désigner les limites du cercle des interlocuteurs acceptables. On invoque constamment « les valeurs républicaines », mais sans jamais préciser clairement leur contenu exact. S'agit-il de la laïcité ? De l'égalité ? Du respect des institutions ? De la démocratie représentative ? De l'universalisme ? Du libéralisme politique ? Le mot fonctionne précisément parce qu'il demeure flou.

Or cette logique produit un effet pervers redoutable : plus les responsables politiques invoquent « l'arc républicain », plus ils donnent l'impression que la République ne suffit plus à intégrer le pluralisme démocratique réel. Comme si le suffrage universel ne garantissait plus à lui seul la légitimité politique ; comme s'il fallait désormais lui ajouter une certification morale supplémentaire accordée par le commentaire médiatique ou institutionnel. Le danger est alors évident : la République cesse d'être un cadre commun pour devenir une propriété symbolique revendiquée par certains contre d'autres.

Au fond, l'usage de cette singulière expression, « arc républicain », révèle peut-être enfin une forme de nostalgie politique française : la croyance persistante qu'il existerait quelque part un centre rationnel, modéré et éclairé capable d'incarner à lui seul l'intérêt général contre les « extrêmes ». L'« arc républicain » devient alors la représentation géométrique de cette illusion centriste. Mais la société française contemporaine est trop fragmentée, trop conflictuelle et trop traversée de contradictions sociales pour se laisser

enfermer durablement dans une cartographie morale aussi simple, qui ne fait plus ses preuves depuis longtemps.

ÉCOLOGIE PUNITIVE

02

L'expression existe, mais pas ce qu'elle prétend dire : « l'écologie punitive », en effet, n'existe pas. Pas au sens scientifique du terme, du moins. Aucun manuel d'économie environnementale, aucun traité de science politique ne définit sérieusement ce concept. Il s'agit d'une formule forgée par le politique, d'une invention rhétorique destinée à discréditer certaines politiques publiques. Autrement dit : ce n'est pas une catégorie analytique, c'est un projectile lexical.

Selon la vision qu'impose cette expression, les pouvoirs publics chercheraient à corriger les comportements polluants non pas en accompagnant les citoyens, mais en les sanctionnant : taxes, interdictions, réglementations, restrictions. Bref, les pouvoirs publics pratiqueraient une écologie distribuant les punitions comme un surveillant de collège distribue les heures de retenue. Ce récit fait de l'automobiliste un suspect, du propriétaire un coupable en sursis, et du consommateur un délinquant climatique potentiel.

Cette rhétorique prospère parce qu'elle s'appuie sur un sentiment bien réel dans la société aujourd'hui : la transition écologique se traduit souvent par des contraintes très concrètes. Comme souvent, la contrainte est plus visible que l'objectif : on remarque la taxe sur le carburant, moins les tonnes de CO₂ qui n'ont pas été émises.

Très récemment, en France, l'augmentation de la taxe sur les carburants a déclenché l'un des mouvements sociaux les plus spectaculaires de ces dernières décennies : le mouvement des Gilets jaunes. C'est que pour des millions de personnes vivant loin des centres urbains, la voiture n'est pas un caprice mais une nécessité. Aller travailler, « faire » ses courses, emmener les

enfants à l'école : tout cela repose souvent sur quatre roues et un réservoir d'essence bien rempli. Quand le prix du carburant augmente, il ne s'agit pas d'une simple incitation « habile », relevant de la « contrainte douce » ou du nudge : c'est un budget qui dérape.

La transition écologique rencontre alors une vérité sociologique élémentaire : on ne change pas les comportements sans offrir d'alternatives. Taxer le diesel là où le train, le bus ou encore le covoiturage structuré font défaut revient à transformer la politique climatique en exercice de frustration collective. Dans ces conditions, l'expression « écologie punitive » prospère, faisant d'une politique de santé publique un symbole d'injustice sociale.

Mais l'écologie cherche-t-elle vraiment à « punir » ceux qui n'acceptent pas son pouvoir régulateur et la contrainte des normes qu'elle semble produire avec jubilation ? Les politiques publiques doivent associer incitations et contraintes, carottes et coups de bâton : dans le débat public, les carottes demeurent souvent invisibles et les bâtons toujours démesurés. Les aides financières, les subventions, les investissements publics sont souvent ignorés, tandis que la moindre taxe devient un symbole national.

Car la vérité est un peu ironique : le climat, lui, pratique une écologie réellement punitive. Les sécheresses, les inondations, les incendies et les tempêtes ne proposent aucune alternative et ne peuvent entraîner aucune aide financière. Comparée à cette brutalité météorologique, la politique environnementale ressemble finalement moins à une punition qu'à une tentative maladroite – et parfois mal expliquée – d'éviter une sanction bien plus sévère.

L'expression « en responsabilité » est l'une de ces merveilles de la langue contemporaine qui donne l'impression qu'on parle sérieusement... tout en évitant soigneusement de dire quoi que ce soit de précis. C'est une formule élégante, un peu solennelle, qui donne comme un parfum d'importance. Et pourtant, dès qu'on gratte un peu, on découvre que la formule sert surtout à dire quelque chose de très simple : « quelqu'un » a du pouvoir. Tout simplement... mais le dire ainsi serait trop direct, trop cru, presque brutal. On préférera dire alors que cette personne de pouvoir est... « en responsabilité ».

La formule est devenue un incontournable du langage politique, administratif et managérial. On n'est plus ministre : on est « en responsabilité ». On n'est plus chef : on est « en responsabilité ». On n'est plus simplement celui qui décide : on est dans un état presque moral, une sorte de posture noble où l'on porterait sur ses épaules le poids du monde.

(Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur l'usage très convenu du verbe « porter » : « porter un projet, une politique, une vision » – on espère vraiment que le fardeau n'est pas trop lourd pour ceux qui jouissent du pouvoir.)

L'expression « en responsabilité » possède une vertu remarquable : elle élève immédiatement la personne qui la prononce. Elle transforme la fonction en mission. Elle donne au plus modeste rôle politique un petit vernis de gravité républicaine. On ne dirige pas un service, on n'occupe pas un poste, non. On est « en responsabilité ». C'est un sacerdoce.

On notera toutefois – et c'est un peu suspect – que l'expression apparaît presque toujours dans des phrases qui sentent la justification. « Quand on est en responsabilité, on doit prendre des décisions difficiles. » Traduction : j'ai pris une décision contestable, mais j'essaie de vaporiser tout autour un parfum d'héroïsme.

Il y a donc dans cette formule une petite magie sociale qui opère : elle trace en effet une frontière invisible entre deux catégories de citoyens, ceux qui sont « en responsabilité »... et les autres. Les premiers auraient accès à

une forme supérieure de lucidité. Les seconds, eux, peuvent toujours donner leur avis, mais comme ils ne savent pas vraiment ce que c'est que d'être « en responsabilité »... Voilà donc une expression qui fonctionne comme un badge symbolique. Elle confère immédiatement une dignité supplémentaire à celui qui la porte. Elle permet aussi de suggérer que certaines critiques sont un peu naïves, un peu faciles. Après tout, la critique est toujours facile. Être « en responsabilité », voilà ce qui est difficile.

Mais l'expression est souvent utilisée précisément quand la responsabilité réelle devient floue. Dans un monde plus ancien, on disait simplement : « C'est ma responsabilité. » La phrase était courte, nette, presque dangereuse. Elle impliquait que quelqu'un pouvait être tenu comptable de ce qu'il faisait. Aujourd'hui, on préfère dire qu'on est « en responsabilité ». Le glissement est habile et fascinant : on ne parle plus d'une responsabilité précise, attachée à un acte ou à une décision. On parle d'un état, d'une position, presque d'une atmosphère morale. On y est... dedans, comme on serait dans l'eau, ou dans le brouillard.

Et voilà qui change beaucoup. Car si l'on est « en responsabilité », cela veut dire qu'on habite la responsabilité, qu'on y vit, qu'on évolue en elle. Mais cela ne signifie pas nécessairement qu'on en assume les conséquences. C'est là que la formule paraît un chef-d'œuvre de rhétorique moderne. Elle donne l'impression d'un engagement maximal tout en gardant une certaine distance avec la notion brutale de faute.

Dès lors, tout s'explique : « Quand on est en responsabilité, on ne peut pas tout dire. » « Quand on est en responsabilité, on doit parfois agir dans l'urgence. » « Quand on est en responsabilité, on comprend des choses que les autres ignorent. » Autrement dit : faites-moi confiance.

Voici donc peut-être l'une des expressions les plus représentatives de notre époque. Elle transforme un mot simple et exigeant — la responsabilité — en une posture, un rôle que l'on occupe, une position que l'on revendique.

Ironie : plus on affirme aujourd'hui être « en responsabilité », plus on donne quelquefois aussi l'impression que la responsabilité elle-même... s'est discrètement éclipisée.

C'est une formule qui résonne, laissant même percevoir peut-être des échos de mysticisme, en tout cas au moins un souci de spiritualité, et il convient de la prononcer avec sérieux, gravité, inspiration. La situation est difficile mais... « il y a un chemin », pas une issue – ce qui pourrait suggérer une fuite, un sauve-qui-peut, un échec. Non. Un « chemin » à emprunter, une solution modeste, qui demande du temps, des efforts peut-être, une envie de « pèlerinage ». Certes, il ne s'agit que d'un « chemin », ce n'est pas un « boulevard » dont la largesse garantirait une grande liberté d'action, ni une « avenue », pas une « impasse » ou encore un « rond-point », aux douloureuses réminiscences. Non, un « chemin », c'est une voie réaliste, une « méthode » – que l'on pourrait traduire du grec précisément par « chemin », « voie » (odos), « en direction de » (méta). C'est l'expression noble et poétique du « on va voir ».

Elle donne en effet l'impression que quelqu'un a un plan – un plan certes incertain, mais présenté avec assurance : « Je n'ai absolument aucune idée de ce qu'on va faire, mais disons-le avec gravité pour donner le change et faire croire qu'on est en train de réfléchir. »

C'est désormais un classique savoureux : — On n'a pas de budget, pas d'équipe, pas de délai réaliste. — Oui, mais... il y a un chemin. — Ah...

On n'a plus qu'à prendre les sacs à dos, les gourdes et partir dans la grande forêt stratégique de l'incertitude, en évitant d'imaginer que le fameux chemin ne soit qu'une trace de sanglier ou, pire, un ancien sentier qui mène directement à un marécage administratif.

Or l'image très concrète du chemin et de la randonnée, qui renvoie au temps des loisirs, voire de l'adolescence, masque mal le flou qu'elle prétend pourtant dissiper : ce chemin, il flotte quelque part dans l'univers des bonnes intentions, entre « il faut y croire », « restons agiles » et « on trouvera une solution ». C'est un chemin conceptuel, presque métaphysique. On ne peut ni le voir, ni le tracer, ni le mesurer. Mais il existe, paraît-il. Un peu comme certaines résolutions du Nouvel An.

Elle est d'abord un recours lexical pour le stratège inspiré, qui prononce « il y a un chemin » en regardant l'horizon, comme s'il voyait déjà la solution apparaître dans les nuages, espérant surtout que quelqu'un d'autre trouvera ce fameux chemin tout en prenant lui-même la pose du visionnaire.

Il y a aussi le manager courageux, qui sait très bien que le projet est bancal, mais qui tente de maintenir le moral des troupes. « Il y a un chemin », dit-il, avec l'énergie d'un capitaine qui annonce calmement que le navire prend l'eau mais que l'important, c'est l'esprit d'équipage.

Et puis enfin, il y a la version plus honnête de celui qui veut dire : « On est un peu perdus, mais continuons d'avancer quand même. » Dans ce cas, l'expression devient presque touchante. Parce qu'au fond, c'est peut-être cela, la fonction secrète de cette phrase : transformer l'incertitude en aventure.

Mais soyons clairs : la plupart du temps, « il y a un chemin » est une phrase formidable pour motiver sans s'engager. Elle fait sérieux, elle est sage, et elle évite soigneusement tout détail concret — ce qui, dans certaines situations, est précisément l'objectif.

Car dès qu'on commence à décrire réellement le chemin, les choses se compliquent. Il faut choisir une direction. Prendre des décisions. Accepter qu'on puisse se tromper. Et tout à coup, la poésie du chemin disparaît pour laisser place à quelque chose de beaucoup plus exigeant : un plan pour « tracer la route ».

Au fond, quand on ne sait pas où on va, l'important, c'est d'avoir l'air de marcher.

RÉARMEMENT DÉMOGRAPHIQUE 05

L'expression a fait irruption en janvier 2024, lorsque le président de la République décide d'expliquer à la nation qu'il fallait, rien de moins, « réarmer démographiquement » la France.

Il faut reconnaître à la formule une efficacité indéniable : elle frappe l'imagination. On imagine déjà les maternités transformées en bases stratégiques, les poussettes en véhicules tactiques et les bébés en petites unités de renfort envoyées sur le front du vieillissement démographique.

Derrière cette métaphore martiale se cache évidemment un sujet très sérieux : la baisse de la natalité. Pendant longtemps, la France s'est vantée d'être une sorte d'exception européenne. (Pas une bataille dont les pertes ne puissent être compensées par une nuit d'amour dans les foyers français ! On reconnaît la délicate boutade de Napoléon après la bataille d'Eylau). Alors que ses voisins regardaient leurs berceaux se vider avec l'inquiétude d'un capitaine surveillant une voie d'eau, l'Hexagone conservait une fécondité relativement élevée.

En 2023, la fécondité française s'établissait autour de 1,6 enfant par femme. Un chiffre qui reste honorable à l'échelle européenne, mais qui signale tout de même une tendance claire : les couffins se dépeuplent !

Pour les démographes, le seuil magique du renouvellement des générations se situe autour de 2,1 enfants par femme dans les pays développés. En dessous de ce niveau, la population finit par diminuer – sauf si l'immigration vient compenser la baisse des naissances. Autrement dit : si les bébés nationaux se font plus rares, il faut soit accepter un déclin démographique, soit accueillir des bébés venus d'ailleurs. Ce qui, dans le débat politique européen, revient souvent à choisir entre deux sujets explosifs.

Évidemment, la baisse de la natalité n'est pas un mystère insondable. Elle résulte d'une série de transformations sociales bien documentées : les individus deviennent parents plus tard. L'âge du premier enfant a reculé de manière significative. Les études s'allongent, les carrières démarrent plus tard,

et la stabilité professionnelle – l'ancien prérequis pour envisager une famille – ressemble parfois à une espèce en voie de disparition.

À ces évolutions s'ajoute la question très concrète des ressources. Élever un enfant coûte cher. Logement, garde, éducation, activités, vêtements, nourriture : un bébé n'est pas seulement un miracle biologique, c'est aussi une ligne budgétaire.

Bref : les trajectoires individuelles se diversifient, et la démographie s'adapte.

Dans ce contexte, certains responsables politiques considèrent qu'encourager la natalité relève presque de la stratégie nationale. D'où cette expression spectaculaire : « réarmement démographique ». Mais le choix de l'expression elle-même est tout de même très discutable : elle laisse entendre que la maternité devient une affaire de stratégie, que les berceaux participent à la puissance nationale et que les salles d'accouchement sont les nouvelles usines de production de munitions. L'image du landau dévalant les escaliers d'Odessa (Le Cuirassé Potemkine de Sergueï Eisenstein) vient bizarrement parasiter notre imagination.

Cette rhétorique fatiguée (et fatigante) rappelle les périodes historiques où la démographie était effectivement considérée comme un instrument de puissance. Dans l'Europe du début du XXe siècle, certains gouvernements encourageaient activement les naissances pour disposer de futurs soldats. Et il est compréhensible que la métaphore fasse grincer des dents et froncer les sourcils de quelques historiens.

Mais la controverse ne s'arrête pas là. Une autre critique rappelle le caractère évidemment « nataliste » de cette formule. Le natalisme demande à l'État d'encourager activement les naissances. La France n'est pas étrangère à cette tradition. Depuis le régime de Vichy, le pays a développé une politique familiale relativement généreuse : allocations familiales, congé parental, aides à la garde d'enfants, prestations diverses. Et ces dispositifs ont longtemps contribué à maintenir une fécondité plus élevée que chez nos voisins.

Cependant, cette rhétorique du « réarmement » ne transforme-t-elle pas la natalité en objectif politique explicite ? Faut-il laisser l'État s'intéresser de trop

près aux utérus nationaux... On comprend la réaction de certaines militantes féministes : les femmes n'ont pas à être sommées de participer à un effort collectif de reproduction nationale, de se constituer en véritables infrastructures démographiques.

Aucune métaphore militaire n'est jamais parvenue à transformer l'amour, la stabilité économique et l'envie de fonder une famille en politique publique parfaitement planifiable.

SUSPENDRE

06

« La réforme des retraites est suspendue » : est-ce une victoire ? une défaite ? Un progrès ? une régression... Points de suspension, précisément.

D'un point de vue lexical, le verbe suspendre est un chef-d'œuvre d'équilibre. Suspendre, ce n'est ni abandonner, ni retirer, ni annuler. C'est interrompre sans conclure, arrêter sans clore. Le mouvement cesse, mais la possibilité de reprise est déjà inscrite dans le mot. La décision reste réversible, comme exécutée en apesanteur. La réforme n'avance plus, mais elle n'est pas morte : elle attend, en lévitation.

Cette suspension ouvre aussitôt une temporalité singulière, volontairement floue. Rien n'est dit en effet de la durée, rien des conditions de la reprise, rien de l'autorité qui décidera du moment opportun. Le temps n'est plus celui de l'action ni celui de la décision, mais celui de l'attente organisée.

Politiquement, cette ambiguïté est une ressource. Selon l'oreille qui écoute, la suspension change de visage. Pour certains, elle sonne comme un geste d'apaisement : reconnaissance d'un conflit, ouverture à la discussion, promesse implicite de révision. Le pouvoir écoute, temporise, semble céder.

Pour d'autres, elle relève d'une tout autre logique : celle du gel tactique. On désamorce la crise, on laisse retomber la pression, mais on conserve

l'architecture du projet, prêt à être réactivé quand le climat le permettra. La suspension n'est plus un recul, mais un art de la patience stratégique. La formule fonctionne donc ainsi comme un énoncé à double adresse. Aux opposants, elle murmure : « On s'arrête. » Aux soutiens et à l'institution, elle assure : « On n'a pas renoncé. »

Le même mot produit deux effets politiques opposés sans jamais se contredire. C'est là toute sa virtuosité : chacun peut y lire ce qu'il espère, sans que le pouvoir ait à trancher.

D'un point de vue juridique, cette suspension ne correspond à aucune catégorie claire du droit public. On ne suspend pas une réforme en tant que telle, mais un calendrier, une procédure, un examen. La suspension est alors un fait politique, non un acte juridique.

Suspendre appartient bien à la grande famille des euphémismes politiques : ajuster, revoir, faire évoluer, ouvrir une concertation, prendre le temps. Tous déplacent le conflit du fond vers la méthode, de la décision vers le processus. Dire « la réforme des retraites est suspendue », c'est donc, simultanément, ne rien changer au droit, produire l'impression d'un arrêt et préserver toutes les options politiques.

Suspendre, ici, ne tranche rien. C'est arrêter le mouvement sans fermer la porte — et c'est précisément cette indétermination maîtrisée qui fait la redoutable efficacité du mot, expression désormais la plus aboutie de la politique dite du « en même temps ».

D E U X I È M E
P A R T I E
F R I M E S
DE COM'



L'adjectif « agile » qualifie un animal ou un être humain qui bouge vite et bien, un gymnaste, un chat... L'agilité relève sans équivoque du domaine du corps, de la souplesse, du mouvement élégant.

Mais aujourd'hui, le mot fait l'objet de toute l'attention des écoles de commerce et des entreprises, ou plus exactement des professionnels du parasitage qui se nourrissent de la crédulité et du désarroi de managers bousculés par la violence et l'imprédictibilité du marché. À présent, en effet, l'agilité ne caractérise plus les chats ni les gymnastes. Elle concerne les organisations, les équipes, les méthodes, les projets, les cultures d'entreprise et parfois même les tableaux Excel. On ne travaille plus : on est agile. L'agilité est devenue ainsi une doctrine, voire une philosophie. « On va essayer de s'adapter » – trop banal – est remplacé par « Nous devons être plus agiles. »

Personne ne sait exactement ce que cela implique, mais tout le monde hoche la tête avec sérieux. S'opposer à l'agilité ne manque pas d'être suspect. Qui voudrait en effet être rigide, voire « coincé » et surtout bureaucratique ? L'agilité, c'est la modernité, la vitesse, la souplesse ; c'est presque une vertu morale, la panacée des organisations en crise.

Dans la pratique, l'agilité se manifeste souvent par des rituels très particuliers. Les réunions deviennent des stand-up meetings. Les projets se découpent en sprints. Les tableaux se remplissent de post-it. Et tout le monde utilise des mots anglais avec l'air concentré de véritables chirurgiens de l'innovation.

À l'origine de cet engouement, un travail pourtant extrêmement sérieux signé en 2001 par un groupe de 17 experts du développement logiciel : le Manifeste pour le développement logiciel agile. Le texte est important, mais il est sans doute lu trop rapidement par des consultants pressés de faire valoir l'utilité de leurs conseils : il faut « itérer rapidement », « tester des hypothèses » et « pivoter si nécessaire ». On se sent un peu dans un laboratoire du futur, alors qu'on est simplement en train d'organiser des tâches qui, autrefois, auraient tenu dans une simple to-do list.

Mais l'agilité possède surtout une vertu stratégique remarquable : elle permet de transformer l'incertitude en méthode. Quand une organisation ne sait plus très bien où elle va, dire « nous allons avancer de manière agile » semble extrêmement rassurant. Cela donne l'impression qu'il existe une stratégie sophistiquée alors qu'il s'agit souvent d'un principe assez simple : on va essayer des choses et voir ce qui se passe. Autrefois, on appelait cela improviser ; aujourd'hui, l'improvisation est devenue un cadre méthodologique.

Bien au-delà d'une simple méthode, l'agilité est une culture, une mentalité, une manière d'être au monde. Certaines entreprises parlent ainsi de *mindset agile*. Ce qui laisse imaginer un état d'esprit particulier, fait de souplesse intellectuelle, d'adaptation permanente et probablement d'une certaine appétence pour le chaos.

Car c'est peut-être là le secret de l'agilité : elle rend le désordre acceptable. Quand tout change constamment, quand les décisions évoluent toutes les deux semaines, quand les priorités se déplacent sans crier gare, on pourrait croire à un léger manque de planification. Mais il suffit que l'on prononce le mot magique — agile — et tout prend immédiatement une autre allure : le désordre inquiétant révèle une vertu rassurante, l'adaptation.

BIENVEILLANCE

08

Rare il y a encore quelques décennies dans les conversations ordinaires, le mot « bienveillance » est devenu omniprésent dans les discours éducatifs, gestionnaires, politiques et médiatiques, notamment sous sa forme adjectivale. On parle en effet volontiers d'« écoute bienveillante », de « management bienveillant », de « parentalité bienveillante » ou encore de « critique bienveillante ». Cette diffusion spectaculaire invite à s'interroger sur l'évolution du sens du terme.

Étymologiquement, la bienveillance désigne la disposition à vouloir le bien d'autrui. Elle ne se réduit ni à la gentillesse ni à l'indulgence. Être bienveillant, c'est porter sur l'autre un regard favorable, guidé par le souci de son intérêt et de son épanouissement. La bienveillance relève ainsi d'une exigence morale : elle suppose le respect de la personne, l'attention à sa dignité et la volonté sincère de contribuer à son bien-être. Dans cette acception, le mot renvoie à une tradition philosophique ancienne, que l'on retrouve aussi bien chez les penseurs de l'Antiquité que dans les morales religieuses ou humanistes.

Cependant, le succès contemporain du terme révèle un glissement sémantique progressif. À force d'être développée dans des contextes très divers, la bienveillance est parfois devenue un mot-fourre-tout dont le contenu précis tend à s'estomper. Elle sert souvent à qualifier toute attitude jugée positive, sans que l'on sache exactement ce qui la distingue de la courtoisie, de l'empathie ou de la compassion.

Par ailleurs, dans certains contextes, la « bienveillance » est interprétée comme une invitation à éviter le conflit, à atténuer les critiques ou encore à renoncer à toute forme d'exigence. Pourtant, la véritable bienveillance n'exclut pas la fermeté. Un enseignant qui corrige sévèrement une copie pour faire progresser son élève, un médecin qui annonce une vérité difficile à entendre ou un responsable qui signale une erreur importante peuvent agir avec bienveillance précisément parce qu'ils recherchent le bien de la personne concernée. La bienveillance authentique ne consiste donc pas à épargner toute contrariété ; elle consiste à agir dans l'intérêt d'autrui, même lorsque cela implique de dire ce qui déplaît.

Cette confusion entre bienveillance et complaisance constitue l'un des enjeux majeurs de l'usage contemporain du mot. Une société qui valorise exclusivement le confort émotionnel risque de transformer la bienveillance en simple refus de la contradiction. Pourtant, le respect véritable de l'autre suppose aussi de le considérer comme capable d'entendre la vérité, d'accepter la critique et de progresser grâce à l'effort. La bienveillance ne s'oppose pas à l'exigence ; elle lui rend au contraire sa véritable signification.

Une idée nouvelle est... nouvelle. Une invention est... inventive. Mais pour le monde du management, des start-up et des conférences avec micro-casque, cela ne suffit pas. Il faut frapper plus fort... monter d'un degré d'intensité dans la signification. C'est ainsi que l'adjectif « disruptif » connaît une seconde jeunesse.

À l'origine, la « disruption », popularisée désormais dans le marketing, désigne une innovation bouleversant un marché existant. L'automobile face au cheval, la photographie numérique face à l'argentique, Internet face au Minitel : des transformations réelles, profondes, presque violentes pour les modèles en place. Bref, des révolutions.

Mais comme souvent, le succès d'un mot puissamment suggestif conduit à une véritable inflation de son usage ; aujourd'hui, « disruptif » peut qualifier à peu près tout ce qui veut paraître moderne.

Le mot est magique : il nimbe immédiatement d'une aura héroïque n'importe quelle idée. « Nous avons une nouvelle solution » : trop modeste. « Nous développons une solution disruptive » : on est sur le point de transformer la civilisation ! Dans les présentations PowerPoint, le mot est particulièrement heureux. Il apparaît souvent entouré de flèches, de graphiques futuristes et de phrases comme : « Nous repensons l'expérience utilisateur de manière radicalement disruptive. » Personne ne sait exactement ce que cela signifie, mais tout le monde comprend qu'il se passe quelque chose de très important.

« Disruptif » évoque donc le mouvement, le courage, la rupture avec l'ancien monde. Il donne l'impression que quelqu'un, quelque part, est en train de renverser une table pleine de conventions poussiéreuses.

Mais si tout devient disruptif... plus rien ne l'est vraiment. Or la véritable perturbation est rare. Elle renverse des industries, modifie des comportements, crée des effets durables. Elle est souvent visible rétrospectivement, quand on se rend compte que quelque chose a réellement changé. Surtout, elle n'est pas nécessairement désirable. Rappelons en effet que la physique utilise le

terme de « disruption » pour qualifier la rupture brutale de l'isolement électrique qui laisse passer le courant, ce que rendent sensibles des étincelles ou des éclairs. La rupture violente (c'est le sens même de l'étymologie latine : *dis-rumpere*, faire éclater quelque chose) est certes brillante, mais elle est aussi parfois destructrice !

FORCE DE PROPOSITION

10

L'expression « force de proposition » occupe aujourd'hui une place centrale dans le vocabulaire professionnel, politique et institutionnel. Elle désigne la capacité d'un individu ou d'un groupe à ne pas se limiter à l'exécution ou à la critique, mais à contribuer activement à la réflexion collective en formulant des idées, des solutions ou des pistes d'amélioration. Cette expression valorise une attitude proactive fondée sur l'initiative, la créativité et le sens des responsabilités.

Dans le monde du travail, être qualifié de « force de proposition » constitue généralement une qualité recherchée. Les organisations évoluent dans des environnements complexes où l'innovation et l'adaptation sont devenues essentielles. Dès lors, les collaborateurs ne sont plus seulement attendus sur leur capacité à accomplir des tâches définies, mais également sur leur aptitude à identifier des opportunités, anticiper les difficultés et suggérer des améliorations. L'expression traduirait ainsi, de façon heureuse, une évolution des modes de management, tendant à encourager davantage l'autonomie et l'intelligence collective.

Toutefois, l'usage de cette formule n'est pas exempt d'ambiguïtés. À force d'être mobilisée dans les offres d'emploi, les discours gestionnaires ou les évaluations professionnelles, elle est parfois devenue une expression convenue, voire un slogan. Certains salariés peuvent avoir le sentiment que l'on exige d'eux une créativité permanente sans que les conditions nécessaires à

l'expression de leurs idées soient réellement réunies. Être force de proposition suppose en effet que les suggestions soient écoutées, prises en considération et, le cas échéant, mises en œuvre. Sans cette réciprocité, l'expression risque de perdre sa portée et de se réduire à une injonction paradoxale.

Ainsi, l'expression « force de proposition » reflète un idéal contemporain de participation active et de contribution au changement. Lorsqu'elle correspond à une réalité organisationnelle ouverte au dialogue et à l'innovation, elle favorise l'engagement et la dynamique collective. Employée de manière purement rhétorique, elle peut en revanche devenir l'un de ces mots d'ordre dont la fréquence d'usage finit par masquer la véritable signification.

INSPIRANT

11

Le français dispose d'un riche lexique pour exprimer l'admiration. On peut dire qu'une personne est admirable, stimulante, fascinante, impressionnante, enthousiasmante, voire — inspirée. Mais l'époque contemporaine, qui aime les mots simples, courts et immédiatement partageables, a choisi de les remplacer tous par un seul terme : « inspirant ».

Le mot est partout, dans toutes les conversations sérieuses, pour qualifier une conférence, un leader, un ouvrage, une théorie, mais aussi un coucher de soleil sur Instagram, un marathon terminé dans un temps médiocre mais avec beaucoup d'efforts, ou même un mug portant la mention « Croyez en vous » – tous ces exemples étant prélevés de publications récentes sur les réseaux sociaux !

À l'origine, le verbe inspirer possède une dimension presque mystique. Dans l'Antiquité, l'inspiration vient des dieux. Les muses soufflent aux poètes leurs vers, les artistes reçoivent une illumination, les prophètes entendent des voix. L'inspiration est rare, mystérieuse, sacrée.

Or, dans le monde contemporain, l'inspiration ressemble davantage à une notification.

Qu'un entrepreneur ou un conférencier, au cours d'un séminaire, explique pendant quarante minutes comment, levé tous les jours à cinq heures du matin pendant trois ans, il est parvenu à créer une start-up de livraison de smoothies protéinés, et voici que son intervention est qualifiée d'inspirante... De fait, l'adjectif « inspirant » fonctionne comme une sorte de compliment universel, à la fois généreux et légèrement paresseux. Il permet de dire quelque chose de positif sans avoir à préciser quoi. Il diffuse toujours un mélange d'optimisme, de motivation et de storytelling.

Cet usage abusif de l'adjectif « inspirant » témoigne de notre goût pour les « contes de faits » : un individu rencontre une difficulté considérable — pauvreté, échec scolaire, licenciement brutal, marathon sous la pluie — puis triomphe grâce à sa détermination. L'histoire circule ensuite sur les réseaux sociaux, accompagnée de commentaires admiratifs : « Quelle trajectoire inspirante ! » Le mot agit ici comme un sceau moral. Il indique que l'histoire contient une leçon implicite : persévérez, croyez en vous, ne renoncez jamais, et surtout n'oubliez pas de poster votre résilience sur Instagram.

« Inspirant » est devenu un adjectif confortable, désémantisé. Il n'exige pas d'analyse, pas de jugement critique, pas même de véritable enthousiasme. Il suffit d'un sentiment positif, vaguement motivant. Dans certains contextes, il fonctionne presque comme une formule de politesse intellectuelle : — Que pensez-vous de cette conférence ? — Très inspirant.

La réponse est élégante, bienveillante et parfaitement indéterminée.

Il faut cependant reconnaître au mot une qualité remarquable : il correspond parfaitement à l'esprit de notre époque. Nous vivons dans une culture obsédée par la motivation, la performance personnelle et l'amélioration de soi. Et dans un monde saturé de cynisme, de polémiques et de catastrophes annoncées, un mot qui cherche à exprimer l'admiration ne constitue pas forcément le pire des abus de langage. Le vrai défi consiste alors peut-être à lui redonner un peu de relief, un peu de souffle plutôt.

Naguère, les communautés se rassemblaient autour des mythes qu'elles avaient forgés ; les sociétés se racontaient des histoires, parfois maladroites, contradictoires, voire mensongères, mais toujours magnifiques, comme il se doit de récits nationaux.

Mais à présent, nous ne racontons plus vraiment des histoires : nous produisons du narratif. Et la différence est immense. Une histoire surgit de l'expérience humaine ; le narratif, lui, ressemble davantage à une technologie de gestion émotionnelle. Il ne cherche pas simplement à raconter des faits, mais à organiser leur interprétation. Là où les récits anciens conservaient encore des aspérités, le narratif contemporain lisse, optimise, simplifie et oriente.

Le mot lui-même a envahi l'époque avec une rapidité étonnante. Les gouvernements construisent des narratifs. Les entreprises travaillent « leur narratif de marque ». Les sportifs façonnent « leur narratif de résilience ». Les responsables politiques contrôlent « leur narratif de proximité ». Il ne s'agit plus seulement de vivre des événements, mais de produire immédiatement la manière correcte de les raconter.

Le réel ne nous apparaît plus sans mode d'emploi interprétatif. Chaque fait arrive déjà accompagné de sa légende émotionnelle, de sa grille de lecture, de son emballage psychologique. Et ce phénomène explique sans doute pourquoi le mot « narratif » s'est imposé avec une telle facilité : il permet d'éviter des termes plus anciens et plus brutaux, à l'instar du mot « propagande », par exemple. Le terme était rude, autoritaire, chargé des violences idéologiques du XXe siècle. Le narratif, lui, semble plus élégant. Plus subtil. Plus intelligent aussi. Il évoque les stratégies de communication, les sciences humaines, les cabinets de conseil et les séminaires de leadership. Pourtant, bien souvent, le narratif n'est rien d'autre qu'une propagande devenue culturellement acceptable. Une propagande qui a appris à sourire.

Là réside sans doute son génie principal. Les anciennes propagandes criaient. Elles désignaient explicitement les ennemis, les héros, les vérités

officielles. Le narratif contemporain procède autrement. Il ne dit jamais : « Voici ce que vous devez croire. » Il suggère plutôt : « Voici l'histoire émotionnellement la plus confortable. » Cette logique touche de façon spectaculaire le domaine politique. Les responsables publics paraissent parfois exister moins à travers leurs actions que par les récits construits autour d'eux. Le moindre déplacement présidentiel ressemble désormais à une bande-annonce soigneusement scénarisée. Un candidat ne mange plus une blanquette dans un restaurant de province : il « incarne la proximité territoriale ». Il ne visite plus une usine : il « renoue avec le réel industriel ». Tout devient séquence.

TROISIÈME
PARTIE
CLICHÉS
MODERNES



Nous vivons entourés d'écrans, éclairés par eux, gouvernés par eux, hypnotisés par eux, et pourtant nous parlons rarement de ce que ce terme signifie réellement. L'écran est devenu si banal qu'il échappe à l'analyse, comme ces infrastructures omniprésentes qu'on ne remarque plus précisément parce qu'elles organisent toute notre existence. Or le destin contemporain du mot est fascinant : jamais un objet destiné, à l'origine, à cacher ou à protéger n'a autant servi à montrer, exposer, envahir et capturer l'attention humaine.

Car historiquement, un écran n'est pas d'abord une surface de diffusion. C'est une séparation. Le mot désigne ce qui protège du feu, ce qui fait obstacle, ce qui interpose une barrière. Un écran sert à masquer, à filtrer, à amortir. Cette signification ancienne n'a d'ailleurs pas disparu : on parle encore d'« écran de fumée », d'« écran acoustique », d'« écran solaire » ou encore de « faire écran ». L'écran est donc, étymologiquement et symboliquement, un dispositif d'interposition.

Or, à cet égard, le paradoxe contemporain est total : l'écran moderne ne cache plus le monde, il prétend le remplacer. Il ne filtre plus la réalité ; il devient le lieu principal où la réalité se manifeste. Nous ne regardons plus le monde à travers un écran : nous regardons le monde comme un écran. L'expérience contemporaine passe désormais par cette surface qui médiatise tout travail, amour, sexualité, information, guerre, mémoire lumineuse, politique, loisirs, sociabilité. L'écran n'est plus un objet parmi d'autres ; il est devenu le révélateur de l'existence moderne.

Le phénomène est d'autant plus remarquable que le mot s'est extraordinairement étendu. Jadis limité au cinéma ou à la télévision, il désigne aujourd'hui une pluralité de surfaces qui accompagnent chaque instant de la vie quotidienne : écran d'ordinateur, écran de smartphone, écran tactile, écran publicitaire, écran de contrôle, écran embarqué, écran géant, écran connecté. Chaque instant vide appelle désormais sa surface lumineuse. L'attente devient

consultation ; le silence devient notification ; l'ennui devient navigation. L'écran colonise les interstices mêmes de l'existence.

Ce qui frappe surtout, c'est la transformation du rapport au regard. Pendant des siècles, voir impliquait une relation physique au réel. Le regard rencontrait directement les objets, les corps, les paysages. Aujourd'hui, une part croissante de l'expérience visuelle est médiatisée par des écrans : retour au sens initial, l'écran fait à nouveau écran.

Cette contradiction explique sans doute pourquoi le mot suscite aujourd'hui des discours profondément ambivalents. L'écran est à la fois accusé et célébré. On lui reproche de détruire l'attention, d'appauvrir les relations humaines, d'accélérer la circulation des fausses informations, de rendre les individus dépendants, anxieux, dispersés. Mais dans le même temps, aucun discours sérieux ne peut proposer d'en sortir réellement. Car l'écran est devenu indispensable au fonctionnement économique, administratif, culturel et affectif des sociétés contemporaines. Même ceux qui dénoncent les écrans le font généralement... sur écran.

Il existe d'ailleurs une hypocrisie sociale frappante dans le discours sur ce sujet. Les écrans sont régulièrement présentés comme un danger moral lorsqu'ils concernent les autres — les enfants, les adolescents, les classes populaires, les « accros aux réseaux ». Mais les usages intensifs des cadres supérieurs, des managers ou des professions intellectuelles sont rarement désignés comme des dépendances. Pourtant, l'obsession de la connexion permanente touche désormais toutes les catégories sociales. L'élite numérique qui dénonce les écrans est souvent celle qui vit le plus complètement à travers eux.

Le plus ironique est peut-être que l'écran, censé ouvrir le monde, finit parfois par le rétrécir. Les algorithmes personnalisent les contenus, enferment les individus dans des univers de préférences prévisibles, filtrent l'information selon des logiques commerciales ou émotionnelles. L'écran donne l'illusion d'un accès illimité au réel alors qu'il organise souvent une expérience extraordinairement sélectionnée du monde. Chacun croit voir « tout », alors qu'il ne voit qu'un flux calculé.

Et pourtant, malgré toutes ces critiques, il serait absurde de réduire l'écran à un simple instrument d'aliénation. Les écrans ont également démocratisé l'accès au savoir, transformé les pratiques culturelles, permis des formes inédites de création, de mobilisation politique et de diffusion des connaissances. Le problème n'est pas l'écran en lui-même ; il réside dans la place hégémonique qu'il a progressivement conquise. Une civilisation peut intégrer des écrans ; elle devient problématique lorsque toute expérience tend à devoir passer par eux pour porter une existence sociale.

L'histoire contemporaine du mot écran raconte finalement quelque chose de vertigineux : l'humanité a inventé un objet destiné à médiatiser le réel, puis elle a progressivement accepté de vivre à l'intérieur de cette médiation. L'écran n'est plus une fenêtre ouverte sur le monde ; il devient parfois le substitut du monde lui-même. Derrière la banalité quotidienne du terme se cache peut-être la grande révolution anthropologique du XXI^e siècle : nous sommes la première civilisation qui passe une partie croissante de son existence non pas dans le réel immédiat, mais dans la lumière des surfaces qui le représentent.

HPI

14

Il existe aujourd'hui une catégorie de personnes capables de transformer un simple dîner entre amis en conférence TED involontaire. Ce sont généralement des individus qui commencent leurs phrases par : « De toute façon, mon cerveau fonctionne différemment. » À partir de là, tout devient possible. La conversation quitte immédiatement le terrain banal des êtres humains ordinaires pour entrer dans une zone étrange où l'on parle de pensée en arborescence, d'hyperconnectivité cognitive, de surcharge émotionnelle et de fatigue liée à une perception trop fine des subtilités du monde.

Autrefois, on disait simplement : « Cet enfant est très intelligent. » On évoquait alors un élève qui lisait beaucoup, posait des questions compliquées et terminait ses exercices de mathématiques avant les autres. Aujourd'hui, la situation exige davantage de sophistication. Il faut un bilan neuropsychologique et un compte Instagram consacré à la neuro-atypie.

Le génie absolu du concept contemporain de HPI est qu'il permet simultanément d'être exceptionnel, vulnérable, incompris, sensible, supérieur et marginal. C'est un exploit narratif remarquable. Rarement une catégorie psychologique aura offert un équilibre aussi parfait entre souffrance et valorisation. Car le HPI moderne ne souffre jamais banalement. Non. Il souffre parce qu'il perçoit trop intensément la complexité du monde. C'est une souffrance premium. Une détresse avec supplément profondeur existentielle.

Les êtres humains adorent les récits qui donnent du sens à leurs fragilités. Nous préférons toujours une singularité dramatique à une banalité déprimante. L'idée d'être simplement fatigué, anxieux ou maladroit socialement apparaît insupportablement plate. Le HPI permet au contraire de transformer ses difficultés relationnelles en conséquence logique d'une intelligence hors norme. Si les autres ne nous comprennent pas, ce n'est plus forcément parce que nous sommes pénibles : c'est peut-être parce que nous percevons trop finement les nuances du réel.

Mais il serait trop simple de se moquer entièrement du phénomène. Derrière les caricatures existe une réalité sincère. De nombreuses personnes découvrant leur HPI éprouvent un soulagement réel. Mettre un mot sur un sentiment de décalage peut apaiser. Comprendre certains mécanismes cognitifs ou émotionnels peut effectivement aider à mieux vivre.

Le problème n'est donc pas l'existence des hauts potentiels. Le problème est la manière dont notre époque transforme toute particularité psychique en identité totale. Nous ne disons plus : « J'ai certaines caractéristiques. » Nous préférons dire : « Je suis cela. »

Il n'y a pas si longtemps, l'adjectif « hybride » appartenait à des registres et des domaines relativement précis. On parlait par exemple de plantes hybrides, d'animaux hybrides, parfois de moteurs hybrides pour les voitures. Le mot évoquait un croisement, un mélange de deux choses distinctes. Une mule, par exemple, est un animal hybride : moitié cheval, moitié âne. Mais avant que la biologie et la science ne s'emparent de l'adjectif, la mythologie avait peuplé notre imaginaire de créatures fantastiques : moitié homme, moitié cheval (le centaure), mi-taureau, mi-homme (le Minotaure), femmes-oiseaux (les sirènes), figure de femme sur un corps de lion avec des ailes (la Sphinge), lion, chèvre et serpent (la chimère), aigle et lion avec oreilles de cheval (le griffon), etc. Ils sont nombreux, et ils sont définis comme des monstres. Pour les Anciens, le monstre est en effet par définition composite. Le mot hybride, dans son étymologie, conserve quelque chose de ce dérèglement : l'hybris, c'est l'excès qui conduit le héros, lorsqu'il en est frappé, à la démesure et à la folie.

Bref, « hybride » avait jusqu'à présent un sens clair. C'était un terme utile, descriptif, presque scientifique.

Mais le mot a quitté tranquillement les laboratoires et l'imaginaire fiévreux d'Homère pour entrer dans l'espace saturé du lexique moderne. Désormais, rien n'échappe plus à cette appellation non contrôlée : tout devient hybride. Le travail est hybride, les réunions sont hybrides, les événements ou les organisations le sont tout autant. On a même vu apparaître d'ingénieux concepts comme le « leadership hybride », la « gouvernance hybride » ou le « modèle hybride ». Tout pourrait être étiqueté « hybride », comme une sorte de label moderne, vaguement innovant et un peu mystérieux.

Le plus remarquable, c'est que le mot fonctionne parfaitement même quand personne ne sait exactement ce qu'il désigne. Prenons l'exemple du fameux « travail hybride ». L'expression est devenue une évidence absolue. Elle circule dans les réunions, les notes internes, les conférences sur l'avenir du travail. On la prononce avec le sérieux de quelqu'un qui vient d'énoncer

une vérité historique. Mais si l'on ose poser la question : « Concrètement, qu'est-ce que cela veut dire ? », la réponse est souvent étonnamment simple. Cela veut dire que parfois on travaille au bureau... et parfois on travaille ailleurs. Autrement dit, ce que l'on appelait autrefois « alterner ».

Mais « travail hybride » sonne beaucoup plus impressionnant. Cela évoque quelque chose de sophistiqué, presque futuriste. On imagine un modèle organisationnel complexe, une architecture subtile du temps et de l'espace, alors qu'il s'agit souvent simplement de deux jours au bureau et trois jours à la maison.

Dans le monde des événements, l'hybridation fait également des merveilles. Un « événement hybride » signifie généralement qu'il y a des gens dans une salle... et d'autres derrière un écran. Ce qui, en termes purement descriptifs, pourrait se résumer par : « certains sont là, d'autres pas ». Mais encore une fois, la formule magique transforme cette banalité en innovation. Elle ajoute une couche de modernité à des réalités assez ordinaires et fonctionne un peu comme un filtre Instagram appliqué au langage.

Ce succès tient aussi à une qualité précieuse : « hybride » est un mot rassurant dans un monde compliqué. Car l'époque adore les mélanges. Les frontières deviennent floues : entre travail et maison, entre public et privé, entre présence et distance. L'hybridité donne un nom élégant à cette confusion généralisée. Plutôt que de dire « on ne sait plus très bien où commencent et où finissent les choses », on dit « c'est hybride ». Le mot permet de transformer une transition mal assurée en concept maîtrisé.

Dans les entreprises, il possède également une vertu stratégique. Il permet de concilier des attentes contradictoires sans vraiment trancher. Les uns veulent revenir au bureau, les autres veulent rester chez eux ? Très bien : faisons du travail hybride. C'est une solution linguistique à des problèmes organisationnels.

Mais le plus fascinant est peut-être la dimension presque esthétique du mot. « Hybride » donne une impression de sophistication, il recouvre d'un glacis cosmétique des réalités triviales, évoquant la complexité intelligente, l'innovation subtile, la modernité souple. Alors qu'en réalité, l'hybridité ressemble

souvent à quelque chose de beaucoup plus simple : un arrangement provisoire. Une solution intermédiaire. Une manière de dire : on mélange un peu tout et on verra bien.

Cela s'appelle du bricolage, et ce n'est pas vraiment moderne. Claude Lévi-Strauss en fait même un marqueur de la « pensée sauvage » :

« Le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les « moyens du bord ». »

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE 16

Rarement un terme scientifique aura connu une telle diffusion dans le débat public, au point de devenir à la fois un concept technique, un argument commercial, un sujet politique et un objet de fascination collective. Son omniprésence témoigne de l'importance des transformations technologiques en cours, mais également de la puissance évocatrice des mots qui les désignent.

Dès sa formulation, l'expression soulève une interrogation. Elle associe deux notions dont la rencontre semble paradoxale : l'intelligence, traditionnellement considérée comme l'une des facultés les plus élevées de l'esprit humain, et l'artifice, qui renvoie à ce qui est fabriqué, construit ou produit par la technique. Cette juxtaposition confère au terme une force symbolique exceptionnelle. Elle suggère que les machines seraient désormais capables d'accomplir certaines tâches que l'on croyait réservées à l'intelligence humaine : comprendre un langage, reconnaître des images, résoudre des problèmes ou produire des contenus.

L'usage de l'expression s'est considérablement élargi au fil des années. Dans le discours médiatique, elle est souvent employée comme une formule englobante désignant une multitude de technologies pourtant très différentes. Des algorithmes de recommandation aux assistants conversationnels, des systèmes de diagnostic médical aux véhicules autonomes, tout semble désormais relever de l'intelligence artificielle. Cette extension du domaine du terme contribue à son succès, mais aussi à une certaine confusion. À force de tout qualifier d'« intelligent », le risque est de rendre le concept à la fois omniprésent et imprécis.

L'expression possède également une dimension imaginaire particulièrement forte. Depuis longtemps, la littérature et le cinéma ont nourri des représentations de machines capables de penser, de ressentir ou de rivaliser avec l'être humain. L'intelligence artificielle évoque ainsi autant les promesses du progrès que les craintes liées à la perte de contrôle technologique. Dans l'espace public, elle oscille constamment entre deux récits opposés : celui de l'émancipation, où la technologie permet d'augmenter les capacités humaines, et celui de la substitution, où elle menace certains emplois, certaines compétences ou certaines formes d'autonomie.

Cette ambivalence explique la richesse mais aussi les limites de son usage. L'expression est parfois mobilisée comme un slogan destiné à valoriser un produit, une entreprise ou une politique publique. Dans ces contextes, elle peut devenir un mot magique censé incarner à lui seul l'innovation, la modernité et la performance. À l'inverse, elle est parfois utilisée comme un repoussoir, concentrant les inquiétudes liées à la surveillance, à l'automatisation ou à la désinformation. Dans les deux cas, le terme tend à cristalliser des attentes et des peurs qui dépassent largement sa réalité technique.

L'usage du mot « résilience » s'est considérablement développé au cours des dernières décennies, au point de devenir l'un des termes les plus employés dans les discours psychologiques, sociaux, politiques et managériaux contemporains. Initialement issu de la physique des matériaux, où il désigne la capacité d'un corps à retrouver sa forme après un choc, le concept a été progressivement transposé aux sciences humaines pour caractériser l'aptitude d'un individu, d'un groupe ou d'une société à surmonter une épreuve et à se reconstruire après une crise.

Dans le champ de la psychologie, la résilience revient à la capacité de faire face à l'adversité sans être durablement détruit par celle-ci. Diffusé notamment par les travaux de Boris Cyrulnik, le terme a permis de mettre en lumière les mécanismes par lesquels certaines personnes parviennent à transformer des expériences douloureuses en ressources pour leur développement personnel. La résilience est ainsi devenue un symbole d'espoir et de dépassement de soi, valorisant la faculté humaine à reconstruire du sens après un traumatisme.

Au-delà de la sphère individuelle, le mot a connu une extension remarquable. Les économistes évoquent la résilience des marchés face aux crises, les urbanistes celle des villes confrontées aux catastrophes naturelles, tandis que les responsables politiques parlent de résilience nationale pour désigner la capacité d'un pays à résister aux chocs sanitaires, économiques ou géopolitiques. Cette diffusion témoigne de l'attrait d'un concept capable d'exprimer à la fois la résistance, l'adaptation et la continuité dans un monde marqué par l'incertitude.

Cependant, le succès du terme s'accompagne d'un risque de banalisation. À force d'être mobilisé dans des contextes très divers, le mot « résilience » tend parfois à devenir un mot-fourre-tout dont le sens s'affaiblit. Certaines critiques soulignent qu'il peut servir à déplacer la responsabilité des difficultés vers les individus eux-mêmes, en leur demandant d'être résilients plutôt qu'en

s'interrogeant sur les causes structurelles des problèmes qu'ils rencontrent. Dans le monde professionnel, par exemple, l'injonction à la résilience peut parfois masquer des conditions de travail dégradées ou un manque de soutien institutionnel.

Cette ambiguïté explique que le terme suscite aujourd'hui autant d'adhésion que de réserves. D'un côté, il exprime une confiance remarquable dans les capacités d'adaptation de l'être humain ; de l'autre, il peut être perçu comme une invitation à accepter des situations qui devraient au contraire être corrigées ou combattues. La résilience ne saurait donc être confondue avec la simple endurance ni avec la résignation : elle implique une transformation active de l'épreuve et non sa seule acceptation.

TRANSITION

18

Le terme « transition » désigne le passage d'un état, d'une situation ou d'une condition à une autre. Il implique une période de changement, plus ou moins longue, au cours de laquelle s'opèrent des transformations qui permettent d'abandonner l'ancien modèle pour en adopter un nouveau. La notion de transition est présente dans de nombreux domaines : politique, économique, social, technologique, énergétique ou encore personnel.

Dans le domaine politique, la transition peut correspondre au passage d'un régime à un autre, par exemple d'une dictature vers une démocratie. Cette phase est souvent délicate car elle nécessite la mise en place de nouvelles institutions, de nouvelles règles et parfois une réconciliation entre différents groupes de la société.

Sur le plan économique et technologique, la transition renvoie aux évolutions qui modifient les modes de production, de consommation ou de communication. La transition numérique, par exemple, transforme profondément

les entreprises et les habitudes des individus grâce au développement des technologies de l'information et de la communication.

La notion de transition est également au cœur des préoccupations environnementales contemporaines. La transition écologique ou énergétique vise à réduire l'impact des activités humaines sur l'environnement en favorisant les énergies renouvelables, la sobriété énergétique et des modes de vie plus durables. Cette transition est devenue un enjeu majeur face au changement climatique et à l'épuisement des ressources naturelles.

Enfin, à l'échelle individuelle, la transition peut désigner les différentes étapes de la vie, telles que le passage de l'enfance à l'âge adulte, l'entrée dans la vie professionnelle ou encore la retraite. Ces périodes sont souvent marquées par des adaptations psychologiques, sociales et personnelles.

VIRAL : « C'EST VIRAL »

19

L'expression « c'est viral » est devenue l'un des marqueurs les plus caractéristiques de la culture numérique contemporaine. Apparue dans le sillage du développement d'Internet et des réseaux sociaux, elle désigne la diffusion extrêmement rapide d'un contenu – vidéo, image, message, information ou tendance – auprès d'un très grand nombre de personnes. Son succès témoigne de la manière dont notre époque pense désormais la circulation de l'information : non plus comme une transmission linéaire, mais comme une propagation instantanée, démultipliée par les interactions entre utilisateurs.

Le choix du qualificatif viral n'est pas anodin. Emprunté au vocabulaire médical, il repose sur une analogie entre la propagation d'un virus et celle d'un contenu numérique. Une publication devient « virale » lorsqu'elle se propage de proche en proche, chaque individu devenant à son tour un vecteur de diffusion. Cette métaphore illustre avec force la capacité des réseaux à

amplifier certains phénomènes jusqu'à leur donner une visibilité mondiale en quelques heures. Dans l'imaginaire collectif, le caractère viral est ainsi associé à la vitesse, à l'ampleur et à l'imprévisibilité.

L'expression a profondément transformé les pratiques de communication. Dans les domaines du marketing, des médias ou de la politique, susciter la viralité est souvent devenu un objectif stratégique. Une campagne réussie n'est plus seulement celle qui atteint son public cible, mais celle qui est suffisamment partagée pour s'autodiffuser. La viralité est alors perçue comme une forme de consécration : elle signifie que le message a quitté le cercle de ses concepteurs pour entrer dans l'espace public et capter l'attention collective.

Cependant, l'usage de l'expression révèle également certaines évolutions préoccupantes de nos sociétés numériques. Dire qu'un contenu est « viral » revient souvent à souligner sa popularité plutôt que sa valeur intrinsèque. L'importance accordée au nombre de vues, de partages ou de mentions tend parfois à confondre notoriété et qualité. Une information spectaculaire, choquante ou forte en émotions a davantage de chances de devenir virale qu'une analyse rigoureuse ou nuancée. La viralité devient alors moins un critère de pertinence qu'un indicateur de capacité à susciter une réaction immédiate.

Par ailleurs, l'expression s'est progressivement détachée de sa signification descriptive pour acquérir une dimension normative. Dans certains milieux, notamment professionnels ou médiatiques, être viral est devenu un idéal implicite. Cette quête de visibilité permanente peut encourager la simplification du discours, la recherche du sensationnel ou la mise en scène de soi. L'objectif n'est plus seulement de communiquer, mais de provoquer l'attention à tout prix. Le succès se mesure alors à l'intensité de la circulation plutôt qu'à la profondeur du message.

Il est d'ailleurs révélateur que l'expression soit souvent employée avec une forme d'émerveillement : « cette vidéo est virale », « ce sujet est devenu viral », comme si la diffusion massive possédait une valeur en elle-même. Pourtant, l'histoire récente a montré que les rumeurs, les fausses informations ou les polémiques pouvaient elles aussi devenir virales. La viralité est une puissance de propagation, non une garantie de vérité ou de qualité.

Ainsi, l'expression « c'est viral » constitue bien davantage qu'une simple description d'un phénomène numérique. Elle reflète une époque fascinée par la vitesse de circulation des contenus, par la mesure instantanée de l'attention et par la logique des réseaux. Derrière son apparente banalité, elle révèle un déplacement culturel majeur : dans l'univers numérique, exister ne suffit plus, il faut circuler. Or, la véritable question n'est peut-être pas de savoir ce qui devient viral, mais ce qui mérite réellement de l'être.

Q U A T R I È M E
P A R T I E
T I C S E T T O C S
D E L A N G A G E



Grosse fatigue mentale, « du coup » j'improvise un « pseudo-lien logique ». « Du coup », je retarde un peu l'effondrement logique de ma pensée grâce à ce cosmétique grammatical. « Du coup », les apparences sont sauvées : je peux continuer à feindre de croire que je ne parle pas pour ne rien dire...

« Du coup » s'est invité, infiltré partout. Dans les réunions professionnelles, les podcasts, les dîners entre amis, les stories Instagram, les consultations médicales, les échanges amoureux et probablement certains interrogatoires de police : « J'étais fatigué, du coup je suis rentré. » « Il pleuvait, du coup le concert a été annulé. » « J'ai commencé une thérapie, du coup ça m'aide beaucoup. » « J'ai bien kiffé notre date, du coup ça veut dire que je suis amoureux. » « Du coup, je ne sais plus où j'en suis... »

À l'origine, l'expression exprime une véritable logique. Elle désigne une conséquence claire, nette et qui intervient brutalement : « coup », monosyllabe qui s'appuie sur une gutturale et dont la signification évoque la violence imprévue, un « coup » précisément. Mais progressivement, « du coup » s'est émancipé de cette fonction raisonnable pour s'imposer comme une respiration mentale, et à présent les Français sont nombreux à utiliser « du coup » hors de toute logique identifiable. Voilà sans doute le véritable génie de l'expression : elle permet de produire l'illusion permanente d'une continuité logique dans des conversations qui ressemblent souvent à des accidents cognitifs successifs.

De fait, nos dialogues sont très rarement vraiment cohérents : les discussions qui font notre quotidien relationnel sont le plus souvent de magnifiques désordres verbaux où les idées s'interrompent, bifurquent, se contredisent, s'éparpillent. Nous changeons de sujet toutes les trente secondes. Nous racontons des anecdotes sans chute. Nous oublions le début de nos phrases avant d'en atteindre la fin. Et « du coup » applique sur ce chaos une pellicule cosmétique.

Le succès de «du coup» raconte quelque chose de profond sur notre époque. Nous vivons dans des sociétés saturées d'informations, de sollicitations et de micro-discours permanents. Les individus parlent beaucoup, très vite, souvent sans préparation. Podcasts, visioconférences, messages vocaux, récits, réunions Zoom : le monde contemporain exige une parole continue. «Du coup» apparaît précisément comme l'expression du «génie français» dans cet espace de fatigue cognitive. C'est une béquille conversationnelle, un petit coussin syntaxique destiné à amortir les collisions entre la pensée et la parole.

Autrefois, les élites françaises cultivaient la phrase longue, structurée, hiérarchisée. On pouvait encore croire, jusqu'au début du siècle dernier, qu'une conversation obéissait à un art dont les principes avaient été fixés dans les salons littéraires du XVII^e siècle. La grammaire participait à la construction de notre perception de la réalité. Mais de cette syntaxe, nous avons tous plus ou moins perdu la maîtrise (qui se souvient encore de la fonction des modes et des aspects du verbe ?). «Du coup», «en mode», «genre», «au final» sont ainsi de petites vulgarités qui nous donnent l'opportunité d'éviter ces microsecondes terrifiantes où l'on risque de ne plus savoir quoi dire et, du coup, de sombrer dans l'incohérence d'une réalité qui se dérobe de plus en plus rapidement.

Voilà pourquoi certaines phrases accueillent désormais plusieurs «du coup» successifs, comme si le locuteur, paniqué, improvisait la reconstruction de la réalité en direct : «Du coup, je suis arrivé, du coup il y avait déjà tout le monde, du coup j'étais un peu stressé, du coup voilà.»

Le dernier «du coup voilà» est particulièrement magnifique. Il ne signifie plus absolument rien, sinon un immense soulagement. Nous avons perdu les grands récits parfaitement structurés. Les idéologies stables, les certitudes collectives, les systèmes cohérents se sont effondrés ou fragmentés. Les individus naviguent désormais dans un univers discontinu fait d'informations contradictoires, de notifications, de contenus éphémères et d'identités mouvantes. Il faut improviser des liens.

Il y a des mots qui naissent dans un coin d'Internet, entre deux mèmes et trois vidéos verticales, et qui finissent par coloniser tranquillement le langage courant. « Delulu » fait partie de ces créations linguistiques improbables. À l'origine, il s'agit simplement d'un diminutif moqueur de l'anglais *delusional*, c'est-à-dire « délirant », « complètement à côté de la plaque ». Mais comme souvent avec les mots d'Internet, le terme a rapidement évolué, s'est retourné sur lui-même jusqu'à devenir presque un slogan, voire un état d'esprit.

« Delulu is the solulu. » Autrement dit : être un peu délirant serait la solution.

Le principe est simple. Si la réalité ne correspond pas à vos ambitions, à vos désirs ou à votre scénario romantique idéal, il suffit de décider que vous êtes « delulu ». Vous continuerez donc à croire que cette personne rencontrée deux fois est probablement votre âme sœur, que votre projet encore inexistant va devenir une start-up mondiale ou encore que l'univers conspire secrètement à votre succès. Et quand quelqu'un ose suggérer que tout cela est peut-être légèrement optimiste, la réponse est toute prête : « Oui, c'est vrai, je suis delulu. Mais justement, *delulu is the solulu*. »

Il faut reconnaître au concept une certaine élégance. Pendant des siècles, les sociétés ont encouragé des vertus austères : lucidité, prudence, sens critique. Désormais, une partie d'Internet propose un modèle alternatif : la conviction enthousiaste, même quand elle flotte légèrement au-dessus du réel. C'est une sorte de positivisme radical, version même.

Dans cette philosophie, la frontière entre confiance en soi et imagination débordante devient délicieusement floue. On ne parle plus d'illusions, on parle d'énergie. On ne parle plus de déni, on parle de mindset.

« Delulu » fonctionne également comme un mécanisme de protection linguistique très efficace. Si vous annoncez sérieusement une idée improbable, vous risquez d'être contredit. Si vous annoncez la même idée en ajoutant « je suis delulu », vous neutralisez immédiatement la critique. Vous avez reconnu l'irrationalité avant les autres. La discussion est close.

« Delulu » prospère particulièrement dans les territoires numériques où la frontière entre fiction et réalité est déjà assez poreuse : réseaux sociaux, culture des fans, univers des influenceurs. Là, l'imagination collective fonctionne à plein régime. Les scénarios sentimentaux se construisent à partir d'un regard dans une vidéo. Les carrières futures se dessinent à partir d'un projet encore à l'état de brouillon. Dans cet environnement, « delulu » est presque un signe de reconnaissance. Il signifie : je participe au jeu.

Et il faut bien admettre que ce jeu possède un certain charme. Après tout, l'humanité a toujours eu besoin d'un peu d'illusion pour avancer. Les artistes, les entrepreneurs, les inventeurs ont souvent commencé par croire à quelque chose que personne d'autre ne voyait encore.

Mais le mot « delulu » oscille en permanence entre deux registres. Parfois, il s'agit clairement d'une blague : une manière légère de reconnaître qu'on s'emballa un peu. Mais parfois, la plaisanterie devient presque un programme existentiel : croire très fort suffit. Le concept alors devient plus intéressant... et légèrement inquiétant puisqu'il s'ouvre à la reconnaissance de la « post-vérité ». La « post-vérité » est totalement, absolument, follement « delulu ».

Or, la réalité ne manque pas de se manifester dès lors que l'on s'y cogne, expliquait Jacques Lacan. Les relations imaginaires se heurtent rapidement aux silences réels. Les projets grandioses rencontrent des contraintes concrètes. Les scénarios mentaux croisent un jour la logistique, les budgets et les agendas. Bref, le monde a tendance à être moins coopératif que nos fantasmes.

« Delulu » dit ainsi quelque chose de profond sur notre époque : dans un environnement saturé d'incertitude, de concurrence et d'attentes irréalistes, la lucidité permanente peut devenir épuisante. Se permettre un peu de délire optimiste devient alors une forme de respiration : une petite fiction personnelle pour continuer à avancer. Au fond, « delulu » est peut-être la version générationnelle d'une idée très ancienne et toute simple : rêver.

Il existe des expressions qui apparaissent discrètement dans une langue avant d'envahir peu à peu l'espace quotidien jusqu'à devenir presque invisibles. Elles se glissent dans les conversations, colonisent les réseaux sociaux, s'installent dans les interviews, dans les podcasts, dans les discussions entre amis, puis finissent par structurer une manière entière de penser le monde. « En vrai » appartient à cette catégorie.

Au départ, l'expression semblait anodine. Une simple formule orale, légère, familière, destinée à corriger une approximation ou à introduire une nuance. Puis elle s'est imposée partout. On l'entend désormais dans la bouche des adolescents, des journalistes, des influenceurs, des cadres supérieurs, des artistes, des responsables politiques et même parfois des professeurs d'université.

« En vrai, je pense que... » « En vrai, ça m'a touché. » « En vrai, il est sympa. » « En vrai, je suis fatigué. »

L'expression est devenue si fréquente qu'elle semble avoir cessé d'être une expression. Elle fonctionne désormais comme une ponctuation émotionnelle permanente. Pourtant, sa présence obsessionnelle dit probablement quelque chose de beaucoup plus profond sur notre époque.

Car « en vrai », c'est une formule étrange. Elle suppose d'abord qu'il existe une différence entre ce qui est dit normalement et ce qui serait dit « en vrai ». Elle introduit discrètement l'idée qu'une première couche de langage serait insuffisante, artificielle, incomplète ou fausse. Lorsque quelqu'un commence une phrase par « en vrai », il produit immédiatement un petit basculement de registre. Il annonce implicitement : cette fois-ci, je vais dire quelque chose de plus sincère.

Or, c'est précisément ce qui rend cette expression fascinante. Pourquoi avons-nous aujourd'hui autant besoin de signaler la sincérité ? Pourquoi ressentons-nous constamment le besoin de préciser que nous parlons « en vrai » ?

L'expression révèle sans doute une immense fatigue contemporaine du langage. Une suspicion généralisée envers les discours ordinaires. Comme si nous vivions désormais dans des sociétés où la parole semblait naturellement artificielle jusqu'à preuve du contraire.

Autrefois, on disait simplement : « Je suis triste. » Aujourd'hui, on dit : « En vrai, je suis triste. »

La nuance paraît minuscule, mais elle change tout. La phrase moderne contient une sorte d'aveu implicite : il existe une distance entre l'image habituelle de moi-même et ce que je ressens réellement. « En vrai » devient alors une petite trappe émotionnelle. Une manière de soulever brièvement le décor.

Or, nous vivons dans des sociétés saturées de représentation. Chacun gère son image, ajuste sa présence, contrôle ce qu'il montre de lui-même. Les réseaux sociaux ont transformé les individus en versions partielles d'eux-mêmes. Nous produisons des profils, des stories, des publications, des réactions, des identités visuelles. Même les conversations ordinaires semblent parfois contaminées par cette logique de mise en scène. Dans un tel univers, la sincérité devient un événement, quelque chose qu'il faut annoncer.

En cela, « en vrai » possède presque une fonction thérapeutique. Dans des sociétés où les individus apprennent très tôt à gérer leur image, à contrôler leurs affects et à maintenir certaines postures sociales, l'expression devient une manière de demander discrètement l'autorisation d'être sincère. C'est aussi pour cela qu'elle apparaît fréquemment dans les discussions sentimentales : « En vrai, tu m'as manqué. », « En vrai, ça m'a blessé. », « En vrai, je tiens à toi. »

« De rien », « je vous en prie », « pas de problème ». On fait mieux désormais, plus « cool » : « pas de souci ! »

Cette expression est devenue la bande-son du XXI^e siècle. Elle flotte dans l'air contemporain comme une promesse étrange : tout va bien, rien n'est grave, nous sommes détendus, fluides, adaptables. « Pas de souci » est à la fois une formule de politesse, une philosophie de vie, un anxiolytique verbal et peut-être parfois même une menace passive-agressive. La beauté plastique de cette expression tient en effet à sa palette de nuances qui épouse toutes les situations.

Vous avez renversé du vin sur le canapé de quelqu'un : « Pas de souci. » Vous avez détruit la démocratie athénienne : « Pas de souci. » Vous avez envoyé un mail intitulé « URGENT !!! » à 23 h 47 : « Pas de souci. »

C'est une formule bien utile qui absorbe les tensions comme un essuie-tout psychologique. Mais pourquoi avons-nous autant besoin de dire qu'il n'y a « pas de souci » ? Parce que, précisément, les soucis sont partout.

Nous vivons dans un monde saturé d'inquiétudes : crise climatique, inflation, burn-out, notifications permanentes, mots de passe oubliés, batteries à 3 %, etc. Face à cette montée générale de l'angoisse, « pas de souci » fonctionne comme une petite digue linguistique. Voilà notre version moderne du stoïcisme. Il faut être résilient, flexible, agile : positif. Il y a donc une certaine grandeur pour notre civilisation à tenter d'inventer des phrases pour rendre l'existence supportable.

Les Anglais disent dans cette perspective « no worries ». Mais certains de nos compatriotes, en France, ont imaginé une variante étrange : « no soussaï ».

De fait, le « no soussaï » est un phénomène linguistique fascinant. C'est une expression française qui se déguise maladroitement en anglais pour paraître plus détendue qu'elle ne l'est réellement. Personne ne sait exactement quand cela a commencé. Probablement vers le moment où les gens ont commencé à dire « checker », « updater », « forwarder » et « c'est OK pour moi » avec la conviction sincère de parler une langue internationale.

Il est difficile de dater précisément l'apparition de cette expression dans la langue française contemporaine, mais tout indique qu'elle est née quelque part entre un open space vitré, une conférence TED et un latte avoine à sept euros cinquante. Elle s'est d'abord propagée discrètement, comme toutes les grandes pandémies linguistiques. Quelques consultants la murmuraient dans des salles de réunion. Deux ou trois managers l'utilisaient avec prudence dans des PowerPoint intitulés Vision & Alignment. Puis soudain, sans que personne ne comprenne comment, elle s'est retrouvée partout.

Or, le problème est simple : en français, historiquement, rien ne « fait sens » : une phrase a du sens, une idée prend son sens, une action peut être sensée. Mais le sens, normalement, ne se fabrique pas comme on monte un meuble IKEA.

Et pourtant...

Cette expression raconte quelque chose de très profond sur notre époque : nous ne voulons plus seulement comprendre le monde ; nous voulons que tout soit immédiatement cohérent, fluide, aligné, validé narrativement.

Le génie du « ça fait sens » réside précisément là. L'expression donne l'impression qu'une cohérence supérieure existe quelque part, même lorsque personne ne sait exactement laquelle : « Oui... ça fait sens. »

Mais le plus fascinant, c'est que cette expression est presque toujours utilisée dans des contextes où aucun d'entre nous n'est totalement sûr de ce qu'il pense. Personne ne dit : « Deux plus deux font quatre. Ça fait sens. » « Ça fait sens » apparaît dans les zones floues : les stratégies d'entreprise, les relations amoureuses modernes, les réorientations professionnelles, les podcasts de développement personnel et les discussions autour du quinoa.

C'est une expression de brouillard mental qui ne décrit pas une vérité ; elle signale une volonté collective de croire qu'il existe encore une cohérence générale quelque part.

CINQUIÈME
PARTIE
XÉNISMES



Notre liste des xénismes débute (c'est l'ordre alphabétique qui en a décidé ainsi) par l'un de ceux qui se trouve être aujourd'hui le moins perçu comme tel. En effet, un « xénisme », c'est un emprunt direct au lexique d'une langue étrangère, sans souci de trouver une traduction pertinente. Le xénisme donne ainsi à la phrase une saveur exotique, un parfum de l'étranger dont il est susceptible de transmettre certaines vertus. Il révèle aussi une allégeance à une autre culture, perçue alors comme dominante. C'est pourquoi la plupart des xénismes que nous employons dans le domaine économique et commercial proviennent, sans surprise, du monde anglo-saxon. En toute logique, ils devraient finir par être remplacés par des mots prélevés du mandarin ! Un xénisme à succès a vocation à se diluer dans la langue d'accueil et, à terme, à ne plus être perçu comme tel. Ainsi en fut-il du mot « sport », par exemple, et de nombreux mots désignant une pratique sportive. C'est très exactement ce qu'il advient du mot « coach ».

Le terme est partout. Il existe aujourd'hui des coaches sportifs, des coaches de vie, des coaches en séduction, des coaches parentaux, des coaches nutritionnels, des coaches scolaires, des coaches professionnels, des coaches en leadership, des coaches spirituels et même, parfois, des coaches pour apprendre à... devenir coach. Le phénomène est si massif que le mot semble avoir absorbé à lui seul une partie du vocabulaire traditionnel de la transmission, du conseil, de l'éducation et même de la psychologie. Comme si notre époque ne supportait plus les anciennes figures de l'autorité — le maître, le professeur, le thérapeute, l'entraîneur, le conseiller — et préférait leur substituer cette figure plus souple, plus floue et infiniment plus compatible avec l'idéologie contemporaine de la performance individuelle.

Le plus fascinant est que le mot coaching ne désigne pas seulement une pratique : il révèle une transformation profonde du rapport de l'individu à lui-même. Car enfin, que promet le coaching ? Officiellement, il ne s'agit ni de commander, ni de soigner, ni d'enseigner. Le coach n'est pas censé imposer

un savoir vertical. Il accompagne, stimule, révèle, optimise. Le terme appartient tout entier au vocabulaire contemporain du potentiel. Le coach ne vous dit pas quoi faire ; il vous aide à devenir « la meilleure version de vous-même ». Cette formule, devenue omniprésente, reprend parfaitement l'imaginaire du coaching : chacun possède en lui des ressources inexploitées qu'un accompagnement adapté permet de libérer.

Or, cette vision est typiquement contemporaine. Pendant des siècles, les sociétés occidentales ont pensé l'existence humaine en termes de devoir, de discipline ou de destin social. Le coaching introduit une autre logique : l'individu devient un projet permanent d'amélioration. Il ne s'agit plus simplement de vivre, mais de s'optimiser continuellement. Le corps doit être amélioré, l'esprit renforcé, la communication fluidifiée, les émotions maîtrisées, la carrière accélérée, les relations rationalisées. Le sujet contemporain n'est jamais supposé être achevé ; il est toujours perfectible. Le coaching apparaît alors comme la technique d'entretien de cet individu perpétuellement inachevé.

Le succès du mot est d'ailleurs inséparable de la culture managériale contemporaine. Le coaching s'est imposé d'abord dans le monde de l'entreprise, au moment où les structures hiérarchiques traditionnelles perdaient en légitimité symbolique. Le vieux chef autoritaire devient peu à peu une figure embarrassante ; on lui préfère le manager bienveillant, motivant, horizontal. Le vocabulaire change alors radicalement. On ne dirige plus des salariés : on les accompagne. On ne donne plus d'ordres : on fixe des objectifs. On ne surveille plus : on développe les compétences. Le coaching devient ainsi l'expression idéale d'un pouvoir moderne qui cherche moins à contraindre ouvertement qu'à produire l'adhésion psychologique des individus.

C'est là toute l'ambiguïté du phénomène. Le coaching se présente comme une pratique de libération personnelle, mais il correspond souvent à une intériorisation très avancée des exigences sociales contemporaines. Le coach aide l'individu à s'adapter plus efficacement aux contraintes du monde économique et relationnel. Il ne remet généralement pas en cause le système ; il apprend à y fonctionner avec davantage de fluidité. Derrière le discours sur l'épanouissement personnel se profile donc parfois une logique d'ajustement

permanent aux normes de la performance et un apprentissage de la servitude volontaire: il n'y a pas de « coach en singularité », « en rébellion » ou encore « en intelligence ».

L'histoire contemporaine du mot coaching raconte finalement quelque chose d'essentiel sur notre époque. Derrière son apparente neutralité technique se cache une nouvelle manière de gouverner les individus : non plus en leur imposant directement des règles, mais en les poussant à devenir les gestionnaires obsessionnels de leur propre optimisation. Le coaching ne dit pas : « obéis ». Il dit quelque chose de beaucoup plus subtil et peut-être de plus puissant : « transforme-toi sans cesse. Deviens ce que les circonstances te dictent. »

DRONE

26

Avant de devenir la machine volante bardée de capteurs, de caméras ou bien encore de charges explosives, le drone est un bourdon. Le mot apporte ainsi sa minuscule contribution à l'influence de la culture des insectes sur le lexique de la technologie, à l'instar du bug, qui signifie génériquement « insecte » avant de désigner une erreur dans un programme informatique.

Mais revenons au drone, précisément, qui en anglais identifie le mâle de l'abeille et dont la mission assez brève consiste à féconder la reine. Tâche noble mais ingrate, car le destin du drone est sacrificiel : l'insecte ne survit pas à son devoir... il meurt dans un ultime bourdonnement grave et continu, ce drrr d'origine qui fait de ce mot technique une onomatopée. Le drone émet ce drrr qui l'identifie.

Mais il en va ensuite du bourdon britannique comme du frelon français dont la « fable des abeilles » de Mandeville fixe le destin métaphorique : le

bourdon, le drone, c'est un paresseux, un oisif, un parasite qui se nourrit du corps de la bête qui l'accueille... c'est Shakespeare qui l'écrit !

Le drone que nous connaissons apparaît dans les années 1930. Les Britanniques développent alors des avions radiocommandés qui servent de cibles pour l'entraînement des artilleurs. Ces appareils sont alors baptisés drones, parce qu'ils bourdonnent dans le ciel, rappelant vaguement l'insecte originel, et parce qu'ils sont sacrificiables, comme le bourdon mâle, dont la carrière se termine souvent assez brutalement après son unique contribution à la vie de la ruche.

Le mot s'installe ensuite dans le vocabulaire militaire, où il reste relativement discret pendant plusieurs décennies. Puis surviennent l'électronique miniaturisée, les satellites, le GPS et une irrésistible passion humaine pour les objets télécommandés. Le drone se transforme progressivement en engin sans pilote capable de surveiller, filmer, cartographier, livrer ou, selon les cas, tirer des missiles. Le bourdon linguistique devient alors un symbole de la guerre technologique moderne.

Mais comme toute innovation sérieuse finit par être récupérée par le grand public, le drone quitte peu à peu les zones militaires pour coloniser les mariages, les clips musicaux et les chaînes YouTube consacrées aux vues aériennes de parkings commerciaux. Aujourd'hui, le drone est partout : dans le cinéma, dans l'agriculture, dans la surveillance des incendies, et surtout dans le sac à dos de quelqu'un qui explique sur Internet qu'il « fait de la création de contenu ».

Il y a d'ailleurs quelque chose de profondément ironique dans cette évolution. Le drone biologique, dans la ruche, est célèbre pour son inutilité productive. Le drone technologique, lui, est présenté comme l'outil ultime de l'efficacité moderne : précision, automatisation, vision globale, optimisation des flux. L'un passe sa vie à flotter paresseusement avant de mourir tragiquement ; l'autre est censé révolutionner la logistique mondiale.

Ainsi, le mot drone raconte à lui seul une petite histoire de la langue et de la technologie. Parti d'un insecte un peu fainéant, passé par l'aviation militaire, il est devenu l'emblème d'une époque fascinée par les machines autonomes.

L'usage du mot *empowerment* constitue l'un des phénomènes linguistiques les plus révélateurs des évolutions contemporaines du vocabulaire politique, social et managérial. Emprunté à l'anglais et souvent laissé sans traduction dans la langue française, ce terme désigne de manière générale le processus par lequel une personne ou un groupe acquiert davantage de pouvoir d'action sur sa propre existence, sur son environnement ou sur les décisions qui les concernent. Son succès témoigne de l'importance croissante accordée à l'autonomie, à la participation et à la capacité des individus à devenir acteurs de leur destin plutôt que simples bénéficiaires ou spectateurs des changements qui les affectent.

L'histoire du concept éclaire la richesse de son usage. Ce mot, que l'on se hasarde parfois à traduire par « autonomisation », trouve ses racines dans les mouvements sociaux du XX^e siècle, notamment les luttes pour les droits civiques, l'émancipation des femmes et la reconnaissance des minorités. Dans ce contexte, il ne s'agit pas seulement de renforcer des compétences individuelles, mais de permettre à des groupes historiquement marginalisés d'accéder à une véritable capacité d'influence et de décision. Le terme porte ainsi une dimension profondément politique : il renvoie à la conquête d'un pouvoir légitime et à la transformation des rapports sociaux.

C'est précisément cette richesse qui explique les difficultés de traduction en français. Les équivalents proposés — « autonomisation », « capacitation », « pouvoir d'agir » ou encore « émancipation » — ne recouvrent jamais totalement le sens originel. Chacun met l'accent sur une dimension particulière du concept, sans parvenir à restituer l'articulation subtile entre développement personnel, participation collective et accès au pouvoir. Le maintien du mot anglais dans de nombreux discours témoigne ainsi moins d'un effet de mode que de la recherche d'un terme capable de condenser plusieurs significations à la fois.

Au fil du temps, l'usage du mot s'est considérablement élargi. Dans le domaine social, il définit la capacité des individus à reprendre prise sur leur vie malgré des situations de vulnérabilité. Dans le champ éducatif, il renvoie à des méthodes visant à rendre les apprenants plus autonomes et responsables de leurs apprentissages. En santé publique, il exprime la volonté d'associer davantage les patients aux décisions qui concernent leur traitement. Dans chacun de ces cas, l'empowerment traduit le passage d'une logique d'assistance à une logique de participation.

Le monde de l'entreprise s'est également approprié le terme. Les discours managériaux évoquent fréquemment l'autonomisation des collaborateurs afin de promouvoir l'initiative, la créativité et la responsabilisation. L'idée est de réduire les logiques hiérarchiques traditionnelles au profit d'une plus grande autonomie dans la prise de décision. Cette évolution correspond aux besoins d'organisations confrontées à des environnements de plus en plus complexes et changeants. Cependant, cette appropriation n'est pas exempte d'ambiguïtés. Lorsque l'empowerment devient un simple mot d'ordre destiné à accroître la performance sans véritable partage du pouvoir, il risque de perdre sa portée émancipatrice pour se transformer en injonction à l'autonomie.

L'attrait contemporain pour ce mot révèle plus largement une évolution de nos sociétés. Là où l'on parlait autrefois principalement d'autorité, de protection ou de prise en charge, le vocabulaire actuel privilégie les notions de participation, de responsabilité et d'initiative. « L'autonomisation » apparaît ainsi comme l'expression d'un idéal démocratique selon lequel les individus doivent être associés aux décisions qui les concernent et disposer des moyens d'exercer pleinement leur liberté.

Ainsi, le mot empowerment est bien davantage qu'un simple anglicisme, un « xénisme » chic. Il est devenu le symbole d'une aspiration moderne à l'autonomie et à la capacité d'agir. Son succès traduit le désir croissant de voir les individus et les groupes non seulement reconnus dans leurs droits, mais également renforcés dans leur pouvoir effectif d'influencer leur propre existence. À condition de ne pas être réduit à un slogan ou à une formule managériale, il

demeure l'un des concepts les plus féconds pour penser les enjeux contemporains de l'émancipation, de la participation et de la citoyenneté.

LEADERSHIP

28

Le terme leadership est entré dans le vocabulaire du management, de la politique, de l'éducation et plus largement de toute réflexion sur l'influence humaine. Prélevé de l'anglais, il est désormais largement intégré à l'usage courant en français, même si plusieurs équivalents existent : direction, conduite, capacité à fédérer ou encore autorité d'influence.

À l'origine, le leadership désigne la capacité d'un individu ou d'un groupe à guider, inspirer et mobiliser d'autres personnes vers un objectif commun. Il ne se réduit donc pas à l'exercice d'un pouvoir formel ou à l'occupation d'une fonction hiérarchique. Une personne peut détenir une autorité institutionnelle sans faire preuve de leadership, tandis qu'une autre peut exercer une influence considérable sans posséder de titre officiel. Cette distinction est fondamentale : le leadership repose davantage sur l'adhésion que sur la contrainte, sur la confiance que sur l'obéissance. Il intègre la dimension de l'autorité comme composante essentielle du pouvoir.

Dans le domaine de l'entreprise, le mot est fréquemment employé pour désigner les qualités attendues des dirigeants et des managers. On parle ainsi de leadership stratégique, de leadership transformationnel ou encore de leadership collaboratif. Ces expressions soulignent différentes manières d'exercer une influence. Le leadership stratégique renvoie à la capacité d'anticiper les évolutions et de donner une direction claire. Le leadership transformationnel met l'accent sur l'inspiration et la conduite du changement. Quant au leadership collaboratif, il valorise l'intelligence collective et la participation des équipes à la prise de décision.

L'usage du terme s'est également étendu bien au-delà du monde économique. En politique, le leadership définit l'aptitude d'un responsable à incarner une vision, à susciter l'adhésion et à rassembler autour d'un projet. Dans le domaine associatif ou éducatif, il peut caractériser la faculté d'animer une communauté, de développer des initiatives et de favoriser l'engagement collectif. On parle même aujourd'hui de leadership citoyen pour évoquer l'influence positive exercée par des individus qui contribuent activement à la vie sociale sans nécessairement occuper de fonctions officielles.

Ainsi, le leadership est devenu bien davantage qu'un terme de management. Il constitue aujourd'hui une notion transversale qui interroge la manière dont les individus exercent leur influence et construisent des relations de coopération. Son usage reflète les transformations contemporaines des organisations et des sociétés, où l'autorité ne se mesure plus uniquement au pouvoir détenu, mais à la capacité de mobiliser les énergies et de donner du sens à l'action collective.

PROMPT

29

Longtemps limité à certains domaines techniques ou linguistiques, le mot « prompt » est devenu, en quelques années, l'un des marqueurs les plus représentatifs de la révolution numérique actuelle. Son usage s'est largement diffusé avec l'essor de l'Intelligence Artificielle générative et des interfaces conversationnelles capables de produire du texte, des images, du code ou de la musique à partir d'instructions humaines.

Le terme « prompt » est un emprunt à l'anglais et il signifie à l'origine « incitation », « indication », « consigne » ou « stimulus ». Dans le domaine informatique, il désignait historiquement une invitation envoyée à l'utilisateur afin qu'il saisisse une commande dans une interface textuelle. Le « command

prompt » des anciens systèmes informatiques représentait ainsi le point de dialogue minimal entre l'humain et la machine. Pendant longtemps, ce mot est resté relativement discret et limité aux univers spécialisés de l'informatique. Le grand public alors ignore largement son existence. La situation change radicalement avec le développement de modèles d'intelligence artificielle capables d'interpréter le langage naturel.

Le « prompt » devient alors beaucoup plus qu'une simple commande technique. Il se transforme en langage d'interaction avec des systèmes capables de produire des contenus complexes. Dans son usage contemporain, le prompt définit l'instruction donnée à une intelligence artificielle afin d'obtenir un résultat précis. Cette instruction peut être courte, simple et directe, ou au contraire extrêmement élaborée. Cette évolution transforme profondément le rapport au langage. Autrefois, l'utilisateur devait apprendre le langage de la machine. Aujourd'hui, c'est la machine qui tente de comprendre le langage humain.

Le prompt devient donc une nouvelle forme de communication hybride, située entre l'écriture, la programmation et la conversation. L'usage massif des intelligences artificielles génératives a provoqué l'émergence d'une véritable « culture du prompt ». Des millions d'utilisateurs expérimentent quotidiennement différentes manières de formuler leurs demandes afin d'obtenir des résultats plus précis, plus créatifs ou plus efficaces.

Cette pratique a donné naissance à une nouvelle compétence : le prompt engineering. Il s'agit de concevoir des instructions optimisées pour guider les modèles d'intelligence artificielle. Le phénomène est révélateur d'une mutation culturelle importante. Dans les sociétés numériques contemporaines, savoir formuler correctement une demande devient presque aussi important que posséder l'information elle-même.

Dans le domaine visuel, des artistes utilisent des invites complexes pour produire des images inédites. En littérature, certains écrivains expérimentent des formes de coécriture entre humain et intelligence artificielle. Dans la musique, des compositeurs emploient des instructions textuelles pour générer des univers sonores originaux. Cette évolution soulève une question

fondamentale : où se situe désormais l'acte créatif ? Le prompt devient parfois l'équivalent d'un geste artistique. L'utilisateur ne produit plus directement l'œuvre ; il formule les conditions de sa génération. Le travail créatif se déplace ainsi vers la conception de l'intention, du style, de l'atmosphère ou de la structure.

L'usage contemporain du prompt transforme également l'accès au savoir. Les moteurs de recherche traditionnels fonctionnaient principalement par mots-clés. Les intelligences artificielles conversationnelles permettent désormais des interactions beaucoup plus naturelles. L'utilisateur peut poser une question complexe, demander une synthèse, exiger une reformulation ou solliciter une explication pédagogique adaptée à son niveau. Le prompt devient alors un outil cognitif. Cette évolution modifie les habitudes intellectuelles. La capacité à interroger efficacement les systèmes intelligents devient une compétence essentielle dans les environnements éducatifs et professionnels contemporains.

Le langage devient ainsi un espace partagé entre intelligence humaine et intelligence artificielle. Le développement du prompt pourrait représenter une étape historique dans l'évolution des formes de communication humaine. Pendant des siècles, l'écriture a principalement servi à transmettre des idées entre êtres humains. Désormais, elle devient aussi un moyen d'agir sur des systèmes intelligents capables de produire des contenus complexes. Le prompt apparaît ainsi comme une forme inédite de langage performatif : écrire une instruction, c'est provoquer une action informatique. Cette évolution rapproche le langage de la programmation tout en conservant la souplesse de l'expression naturelle.

Le prompt devient alors une interface civilisationnelle entre l'humain et la machine. Bien plus qu'un simple mot à la mode, « prompt » pourrait de fait devenir l'un des termes emblématiques du XXI^e siècle, parce qu'il exprime une mutation fondamentale : le passage d'une civilisation des outils à une civilisation des intelligences interactives.

Le terme de soft skills s'est imposé au cours des dernières décennies dans le vocabulaire des ressources humaines, du management, de la formation et du développement personnel. D'origine anglaise, il est généralement traduit en français par compétence comportementale, compétence relationnelle ou encore plus vaguement savoir-être. Toutefois, comme pour de nombreux anglicismes liés au monde professionnel, le mot soft skills conserve une place privilégiée dans les usages, et s'il se maintient dans notre lexique comme xénisme, c'est qu'il recouvre une réalité plus large et plus nuancée que ses équivalents français.

Les soft skills définissent l'ensemble des qualités humaines, sociales et comportementales qui influencent la manière dont une personne interagit avec les autres, s'adapte à son environnement et mobilise ses ressources personnelles. Contrairement aux hard skills, qui correspondent aux compétences techniques et aux savoir-faire mesurables, les soft skills concernent des aptitudes plus transversales telles que la communication, l'esprit d'équipe, l'empathie, la créativité, l'adaptabilité, la gestion du stress ou encore le sens de l'organisation. Elles relèvent de la mesure qualitative et non quantitative des performances.

De fait, l'usage du terme s'est particulièrement développé dans le monde de l'entreprise à mesure que les organisations ont pris conscience que la performance professionnelle ne dépendait pas uniquement des connaissances techniques. Dans des environnements de travail de plus en plus complexes, collaboratifs et évolutifs, la capacité à coopérer, à résoudre des conflits ou à faire preuve d'intelligence émotionnelle est devenue un facteur déterminant de réussite. Ainsi, lors des processus de recrutement, les employeurs désormais accordent souvent autant d'importance aux soft skills qu'aux diplômes ou à l'expérience professionnelle.

L'usage du mot soft skills s'est également étendu au domaine de l'éducation et de la formation. Les établissements scolaires, les universités et les

organismes de formation cherchent de plus en plus à développer chez les apprenants des compétences telles que l'autonomie, l'esprit critique, la coopération ou la prise d'initiative. Dans cette perspective, les soft skills ne sont plus perçues comme des qualités innées, mais comme des compétences susceptibles d'être cultivées et renforcées tout au long de la vie.

Toutefois, l'emploi du terme soulève certaines interrogations. D'un point de vue linguistique, plusieurs observateurs regrettent le recours à un anglicisme alors que des expressions françaises existent déjà. D'un point de vue conceptuel, l'expression peut sembler ambiguë. L'adjectif soft (« doux », « souple ») pourrait laisser croire que ces compétences sont secondaires ou moins importantes que les compétences techniques, alors que leur impact sur la réussite professionnelle et personnelle est souvent considérable. Des spécialistes soulignent d'ailleurs que les soft skills sont parfois plus difficiles à maîtriser et à évaluer que les hard skills.

En définitive, l'usage du terme soft skills témoigne d'une reconnaissance accrue de l'importance des compétences humaines dans tous les domaines de la vie sociale et professionnelle. Bien qu'il soit parfois contesté pour son caractère anglicisant ou son imprécision, ce mot a contribué à valoriser des qualités longtemps considérées comme secondaires. Il rappelle que la réussite ne repose pas seulement sur ce que l'on sait faire, mais aussi sur la manière dont on agit, communique et construit des relations avec les autres.

« En responsabilité », « il y a un chemin », « aligné », « inspirant »... Dans la vie professionnelle ou personnelle, certains mots ont pris le contrôle. Pire, ils ont inondé et uniformisé nos conversations, au point que nous ne savons plus toujours exprimer nos opinions et nous comprendre. « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde » disait Camus.

Sans pitié mais sans haine, l'auteur vient bousculer cette terminologie managériale avec humour et érudition, plaidant pour une langue vivante et enrichie.